

CLAIR DE LUNE

Par

Fabio Andre

*« La peur est la plus vieille et la plus forte émotion de l'humanité et le plus vieil et plus fort type de peur demeure la peur de l'inconnu. »*

*H.P. Lovecraft*

*“Les monstres existent vraiment, les fantômes aussi.....Ils vivent en nous, et parfois ils gagnent.”*

Stephen King

### Prologue

Il fut un jour, une nuit, où le monde était recouvert d'un doux voile noir, traversant les rues, les maisons, les appartements, et les êtres. Les lieux les plus terrible et dangereux sont cachés près de chacun, ils deviennent communs, les caves, les maisons, les couloirs sombre et lugubres où le Mal prend plaisir à se cacher et à droloter lentement

vos peurs, elles se reposent, presque s'endorment aux longues et rugueuses caresses. Mais quand la nuit tombera, le Mal réveillera ses esclaves, qui viendront jusqu'à vous, les terribles et douloureux souvenirs les rejoindront pour que vos doux rêves se transforment en cauchemars et que l'Angoisse deviennent votre nom le plus courant. Paris est tout, elle connaît tout, possède tout, riche, pauvres, grand, petit, et tout ce qui va avec. Les longues rues de la capitale aux vingt lumières faisaient résonner les cris de joie des habitants qui n'avaient peur à la nuit tombée de sortir s'assommer, et de rentrer seul à pied, nez à nez avec le ciel étoilé, parfois semblant être abandonné sur les Champs Elysées, sans posséder la crainte de regarder derrière vers l'inconnu, sombre et malveillant aux regards rouges persans.

En ce jour, lorsque la nuit était tombée depuis un moment, les rues du neuvième arrondissement entendaient des sons inhabituels à son habitude près des Folies Bergère, où grâce à sa salle de spectacle et les nombreux bars-restaurants, les nombreux bruits qui résonnaient à proximité de la Rue Richer étaient ceux de la joyeuse société qui se permettaient de se décompresser un lundi soir. Dans les rues de l'arrondissement, on entendit un homme pleurer, sans s'arrêter, et crié dans sa demeure, la ville ne faisait qu'entendre ses pleurs. On ne savait la raison de son malheur, ni les racines de sa douleur, était-est-ce des pleurs de rancœur, d'un désespoir profond engendré par le départ d'un être chère ? Nul ne savait, et d'ailleurs, nul ne cherchait à savoir, la grande partie de ses pleurs étaient masqué par le son des verres se percutant, des briquets s'allumant et s'embrassant une cigarette et des grandes exclamations provenant du spectacle joué derrière la façade dorée. C'était un jeune homme aussi brillant que le meilleur des hommes vivant, intelligent, beau à regarder, anonyme pour tous en cette nuit, où il était tombé dans la plus profonde des folies. Nul ne connaissait sa véritable identité ce soir-là, *un simple crieur de la nuit* pensa un parisien sortant de sa représentation qui entendit ses cris à travers les rires de la ville. En cette nuit, la folie pris le dessus, le sang coulait dans son bel appartement, les grandes fenêtres étaient ouvertes, en ce soir de Clair de Lune, la clarté mis un pas dans la maison et commença à se balader dans la demeure du de cette homme d'exception, les rideaux s'élevèrent quand le vent laissa la place à la lumière, et après sa balade succincte, elle partit se poser, sur le corps du malheureux et l'enlaça, le caressa, et l'embrassa avec sa douce langue. Il y avait dans l'appartement, un grand piano à queue, l'homme se leva et se mis à jouer, « Clair De Lune » de Claude Debussy, des nombreuses et complexe notes furent joué, une représentation si parfaitement exécuter que Debussy lui-même n'aurait pu l'interpréter d'une manière aussi sensible que celle-ci. Et quand la dernière note fut touchée, un sourire commença à naître sur son visage en larme de joie.

Après avoir joué, il se leva, et partit marché, à travers les Grands Boulevards, les Halles, longea les nombreuses rues jusqu'au Quai de Seine, il s'appuya sur le pont et contempla la Dame de Fer, elle était belle ce soir-là, très rayonnante même avec ses belles lumières. Le jeune homme rentrait chez lui dans une tristesse moins importante

mais pas absente, pris sa plume sur son grand bureau près du balcon vitrée et écrivit,  
avec de l'encre rouge sang, sur un vieux papier trouvé traînant parmi des dizaines de  
milliers d'affaires et de meubles renversées :

« Avancé, accompagné par la solitude abondante

Pas à pas, ce lieu d'une obscure clarté

De nombreuses âmes, par cette nuit relaxante

Par un calme divin, peu connu de cette cité

Par un brouillard surnaturel, familier sans l'être

Le dépassant, petit à petit, à travers mon être

Je m'avance sur ce pont de poète

Où mes pensées me transportent vers cette tempête

Attendant, patiemment mon sort funèbre

Admirant ce lieu, levant les yeux au ciel

Remarquant ce clair de lune céleste

Qui par cette vision me donna des rêves

Écoutant la symphonie de ce clair de lune

Me laissant transporter dans ce tourbillon musical

Dansants, et Dansants écoutant la lune

M'appelant à chaque note, de cette symphonie admirable

M'éloignant peu à peu, de ce lieu céleste

Profitant une dernière fois, de ce moment éphémère

Admirant ce clair de lune surnaturel

Répétant lentement à ma vie de bohème »

C'était un torchon rempli de larme et de sang, ce fut le poème, l'œuvre de toute une vie, il y mit tout son cœur, il l'écrivit jusqu'à sa dernière heure dans son humble demeure. Cet homme plein de valeur au bon cœur amateur de chasse, pris son doux joujou et partit s'asseoir sur son vieux fauteuil démembré mais gardant sa classe passée.

Il lança un dernier regard vers la lumière, qu'est-ce qu'elle est belle, et arrêta de la contempler et lui fit un dernier baiser et dit d'une voix unique et enfantine « Au revoir chérie », et tourna une nouvelle fois la tête. Pris un chiffon blanc qui traînait près de lui et y marqua en tremblant :

« Je te fuis tel un lâche Boukerta, tu ne m'attraperas vivant, je ne te laisserais ce plaisir »

Plia le chiffon et le mis dans sa poche de culotte, sortit le vieux Galland de son sac, le lustra légèrement, le chargea sans une larme, lui fit un léger baiser, et le mit en bouche et tira, sans hésiter une seconde, et repeignit les murs blancs de sa demeure, blanc comme neige, maintenant inondé de sang et de cervelles dégoulinant le long des murs. Le fauteuil, marron autrefois, aujourd'hui rouge comme l'homme, de morceaux de peau pourris par la balle, des yeux éparpillés dans la pièce, intact, bien ouvert. Ses mains tremblaient toujours, comme s'il était toujours en vie et qu'il allait à tout moment se réveiller puis marcher, mais ce n'était plus qu'un corps répugnant ayant perdu la tête avec des habits rappelant son style de vie privilégié. Il partit noblement, comme plein d'autres sans un cri, dans un boucan d'enfer, masqué par les fêtes. La vieille ville n'a donc pas entendu l'appel d'un homme, d'un misérable au cœur aussi grand que la ville, qui a mis fin à ses jours comme tout autre.

Sa famille ne sut bien que trop vite la mort de leur génie. Une mort volontaire qu'ils qualifient d'inexpliqué, un geste inimaginable qui n'a pas lieu d'être, un jeune intelligent épanoui, heureux, curieux, ils le décrivaient. Mais le mot « curieux » était le plus récurrent dans les descriptions familiales du jeune homme, et donc, cela faisait de ce mot, le plus important et celui où des recherches nécessaires devront être faites.

« Boukerta », qui est Boukerta ? Un nom au sens inconnu, à l'essence inconnu, de nombreux grands hommes de lettres furent engagé par la famille du défunt pour trouver la moindre piste, la moindre information sur ce mot. Rien, ils ne trouvèrent rien, aucun sens connu, aucune origine, un mot inconnu de ce monde. Des recherches également faites à l'étranger dans de grandes universités et institut de lettres, toujours la même conclusion décevante, personne ne connaît ce mot, il ne fut jamais prononcé ni écrit dans l'histoire de cette terre, ce fut la première fois et il ne fut jamais prononcé

à nouveau par quelqu'un extérieur au milieu scientifique chargé de l'affaire et de la famille du jeune Victor.

Son suicide fut caché à la presse pour éviter de remettre en lumière la famille la plus fortunée de Paris, ou plutôt l'une des plus fortunées. La famille Surier fut anéanti par la mort de Victor, tout le monde le qualifiait de génie, son sens aigu des affaires avait fait sortir deux des cinq entreprises familiales de la faillite, c'était un bon parleur avec une élocution unique lui permettant de négocier brillamment et mettait son interlocuteur dans l'incapacité de refuser. Une question persistait dans la tête des Surier, les raisons, les motivations qu'il avait poussé Victor au suicide, vers où et jusqu'où sa curiosité l'avait-il poussé, l'une des seules pistes qu'avait la famille et les inspecteurs était « Boukerta » mais il ne mène à rien, alors une fouille de son appartement fut faite. Les inspecteurs trouvèrent quelques documents énonçant des personnes possédant un casier judiciaire, mais ces personnes furent rapidement écartées de l'affaire car c'était d'anciens associés de Victor avec qui, même peu de temps avant son décès, il avait encore de bonnes relations selon certaines personnes. L'Espoir prend son envol une nouvelle fois et ne semble vouloir revenir. Un des hommes responsables de l'enquête pris l'initiative d'interroger la gardienne de l'immeuble Geneviève Castello, vieille, petite, avec un constant air agressif, l'enquêteur partit l'interroger avec l'arrière-pensée de la difficulté de cette tâche. Il partit à sa demeure près du portail de l'immeuble et sonna, cette petite vieille femme regarda à travers sa porte vitrée en grimaçant et ouvrit la porte la porte en disant :

G. Castello

Qu'est-ce qu'il y a ?

Dit-elle impoliment sans se présenter. L'agent répliqua surpris de son impolitesse :

L'Inspecteur

Bonjour Mme Costello, je suis l'inspecteur Darian, je suis de la police et j'enquête sur le suicide du propriétaire de l'appartement du sixième étage, Victor Surier.

Répondit avec un sourire bienveillant, tout en montrant volontairement ses belles dents. La gardienne n'eut aucune véritable parole, seulement un raclement de gorge en guise de réponse

L'Inspecteur

J'aurais donc quelques questions à vous poser sur Monsieur Surier et sur sa disparition.

D'un coup la gardienne changea son ton et était devenu plus agressif que tout à l'heure, et, tel un chien enragé, elle se mit à grogner et lui répondit d'une voix grave presque masculine accentué par un lourd accent marseillais

### G. Castello

Victor, Victor, encore Victor, il se passe des drames presque tous les jours dans cet immeuble, c'est la première fois en soixante ans que quelqu'un, même pas de la famille juste quelqu'un viennent me poser UNE question sur un suicide ou un meurtre.

Juste comme Victor était fortuné, privilégié, chérie par sa famille, là, enfin, on approfondit les recherches pour trouver une raison, où son mobile.

Par exemple, il y a cinq jours, pendant que je coupais et cuisinait mes bons et chauds brocolis, les résidents du troisième étage, un beau couple avec un enfant polis et sage dont j'avais eu le plaisir de garder après l'école. Ce vendredi soir, une dispute, qu'est-ce que fait le mari, il prend une bouteille d'alcool, asperge sa femme avec, et lui jette une allumette enflammée devant leur enfant, aucun mobile cherché, on ne m'a rien demandé sur le couple, RIEN.

Donc, qu'est-ce que vous voulez ? Ah oui, c'est vrai, Victor, à part des « bonjours », il ne m'a jamais adressé la parole, sauf une fois, il y a deux ou trois semaines pour me demander les clefs de son entrepôt dans la cave, il voulait entreposer des documents personnels.

Voilà, vous êtes content ?

Lui crie-elle avec des postillons en suppléments.

L'inspecteur n'avait pris qu'une note sur son carnet, une seule lui suffisait « Voir la cave ». L'inspecteur Darian partit enquêter vers la cave de l'immeuble, il prit avec lui trois hommes de la police, un assez jeune on lui donnait à peine la vingtaine, un autre plus vieux poilus tel que l'on avait l'impression qui sortait des tranchés, et un dernier avec un uniforme différent, un sexagénaire qui avait passé sa vie au sein de la police. Ils commencèrent à descendre de long escalier en pierre peu larges, à la fin de celle-ci, tous découvrirent petit à petit la cave, elle ressemblait à une vieille crypte du Moyen Age, ancienne, peu éclairé, au mur de pierre empilé. L'inspecteur Darian était en première ligne, malgré sa longue expérience dans la police, sa main tremblait excessivement, ce qui intriguait le plus vieux des policiers. Darian avait remarqué que les autres entrepôts des différents résidents de l'immeuble avaient été très peu utilisés vu leurs dégradations. L'entrepôt de Victor Suriers se trouvait au bout du couloir

lugubre, effrayant, aux lumières défectueuse, c'était le plus grand entrepôt parmi tous ceux présent dans la cave, et une réflexion vient au plus jeune policier d'un coup :

Jeune Policier

Excusez-moi Inspecteur,  
Mais y avait-il quelqu'un d'autres qui habitaient  
Avec Victor Suriers  
Ou est-ce que régulièrement de la famille  
qui lui rendait visite à son domicile et qui potentiellement restait pour  
une certaine durée ?

Posait-il à l'Inspecteur qui fut surpris de cette question soudaine et sophistiqué ne pouvant prévenir d'un simple d'esprit.

Inspecteur Darian

Euh... non, enfin, je ne crois pas,  
En tout cas pas à ma connaissance, la famille  
m'ont dit qu'il était solitaire et qui le voyait, environ,  
tous les six mois.  
Pourquoi donc ?

Répond-il d'un air curieux

Jeune Policier

Je me posais cette question, car,  
à part pour un chercheur ou, je ne sais, quelqu'un, ..., dans  
l'administration ou autre, qui doit ranger des montagnes de dossiers  
détrônant l'Everest, ce qui est contraire à la profession de la victime,  
alors pourquoi Victor Suriers aurait besoin de prendre le plus grand  
entrepôt du sous-sol, alors que l'on a bien-vu dans son GRAND  
appartement, il possédait peu de meubles.

Donc, c'est pour cela que je me posais la question.

L'Inspecteur fut impressionné, et lui redonna en guise de réponse qu'un simple hochement de tête et un sourire, puis lui et les autres policiers arrivèrent à la porte de l'entrepôt qui était autant délabrés que les autres, à une différence prête, il était cadencé et renforcé par une solide chaîne. Sur le bas de la porte, on pouvait distinguer également observer un petit trou circulaire assez grand pour voir à l'intérieur et pour faire passer un Polaroid, ils prirent une photographie de l'ensemble de l'entrepôt, ce qui était suffisant. Il y avait un coffre sur le côté droit de la photographie et tout au fond une entrée trop sombre pour y distinguer quelques choses, sinon excepté ces deux éléments, rien, l'entrepôt est vide. L'Inspecteur Darian partit chercher une pince à l'extérieur en trotinant, non pas juste pour aller vite, mais parce

que la cave le terrifiant, il montât les grands escaliers en quelques secondes, partit chercher la pince, et en revenant vers les escaliers pour descendre à la cave, des cris, des cris d'effrois, de douleurs comme sortant tout droit de l'Enfer, il entendit de lampes se cassées au fur et à mesure que les pas se rapprocher des escaliers. Le cœur de l'Inspecteur Darian frôlait la crise cardiaque, il vit sortir des escaliers, le plus jeune et le plus vieux presque en pleurs, et couvert de sueur, ils avaient couru pour leurs vies. Ils s'asseyaient un moment, le temps de reprendre leurs esprits et leurs souffles. Le rapport de leurs observations dans la cave de Victor Suriers ne se fût directement à l'Inspecteur Darian mais par l'intermédiaire d'un psychologue un mois plus tard, d'après leurs mots, à la suite de la montée de l'Inspecteur, le cadenas et la chaîne tombèrent, sans, bizarrement, émettre de bruit, tout était silencieux, le policier poilus est directement entrée dans l'entrepôt, par curiosité, alors que le protocole habituelle aurait spécifié un accord de la part d'un supérieur hiérarchique, ce qui n'as pas fait. Il est entré, et est directement allé ouvrir le coffre, d'après observation, il y avait de nombreux document assez ancien de tout type, mais l'officier se leva en tenant un document en particulier que malheureusement les autres policiers étant resté à l'entrée ne pouvaient le distinguer clairement, mais l'officier en repartant vers la sortie avec sa lampe entendit un bruit, il fit demi-tour en donnant le papier antique au plus jeune officier qui était plié, l'officier avait apparemment entendu un son provenant de l'entrée sombre, il arriva à deux pas de l'entrée et il y vue une inscription juste en haut de l'ouverture sur un bout de bois, il prit son carnet où il l'a recopia et le lança au plus jeune policier, mais en refaisant face à l'entrée où des escalier sans fin descendait, la lampe a cessé de marcher, et il pencha sa tête, puis, un grognement, et d'un coup, quelque chose agrippa l'officier et le tira, des bruits d'os se cassant s'entendait, masqué parfois par le cri de douleur de l'officier après quelques secondes, plus un bruit, et d'après leur mot, « les yeux de sang du diable lui-même nous sont apparu, et ses dents de requin ensanglanté tout en souriant et en léchant ses babines », et il redescendit les escaliers, et du côté des policiers, sortant de l'ordinaire, le papier ayant passé développé s'envola, lentement, sans que les deux policiers n'essayent de le rattraper, il continua son envol jusqu'au coffre et se posa dessus, puis un énorme cris de vieille dame fut émis de l'entrée et la porte se claqua. Et c'est à ce moment-là que les deux officiers se sont mis à courir. L'Inspecteur Darian après avoir lu le rapport, pris le carnet de l'officier disparu et regarda l'inscription marqué, il fut écrit :

*« Qui ingrediuntur reliquit spes »*

L'Inspecteur, après avoir lu ce mot se dirigea par instinct vers l'église la plus proche de l'appartement pour voir une possible connexion religieuse avec cette phrase en latin. Aucun religieux n'a voulu lire, ni dire cette phrase à haute voix, mais d'après les prêtres de cette paroisse, cela serait l'inscription sur les portes de L'Enfer. Darian resta subjugué après cette découverte, mais il trouva insensé l'idée que le diable et l'Enfer puisse se trouver sous un banal immeuble. Mais, *cet immeuble, on ne connaît presque rien sur ce lieu*, pensa-t-il dans son grand salon gothique étrangement lumineux. Il fit

des recherches pendant de nombreux mois, dans plusieurs bibliothèques retraçant l'histoire de certains arrondissements, et il trouva de nombreux documents sur la rue de cet immeuble qui portait le nom d'une province italienne. L'immeuble se trouvait au numéro vingt-cinq de cette rue, l'inspecteur Darian trouva une montagne de documents sur le reste des immeubles au différents numéros de cette rue, sauf au vingt-cinq, rien, aucuns documents ne pouvant éclaircir l'enquête et aider la police, même la date de construction de l'immeuble n'était pas renseignée clairement, il y existait de nombreuses dates, une vingtaine, toutes différentes avec parfois plusieurs siècles de différence. L'inspecteur parti interroger l'agence immobilière la plus proche qui avait vendu l'appartement à Victor quelques années auparavant. De nouvelles lumières commencèrent à éclaircir le brouillard de cette affaire. La jeune femme blonde avec un léger strabisme était celle qui avait vendu l'appartement au défunt Suriers, et informa Darian que tous les documents en relation avec cet appartement furent rachetés par un Suriers, Victor Suriers lui-même, qui selon ses mots, en avait besoin pour d'importantes recherches personnelles, d'après la jeune femme, le jeune homme était froid, semblait extrêmement fatigué, c'était un homme d'affaire, donc les longs voyages fatiguant et éreintant faisait partie de son quotidien, mais l'agence se trouvait juste en face de l'immeuble, et le bureau de la demoiselle donnait directement sur la rue par une grande vitre teinté clairement. Elle possédait des horaires de travail plus matinal que Victor, et lorsqu'il devait aller remplir sa besogne, elle le voyait, et lui, sans la voir, faisait chaque matin, un signe de la main, vers dix heures trente par là. Mais, étrangement, dit la jeune femme, cela faisait quelques semaines qu'il avait comme seul activité, d'aller faire ses courses et de revenir à son appartement sans y ressortir par la suite, sauf pour de rares occasions, où il ne revenait pas avant le soir, mais il avait perdu depuis un sourire autrefois immense, et semblait effrayé de quelques choses, comme s'il était hanté. Darian suivi cette piste et commença à étudier la question des motivations, pourquoi prendre tous les documents, qu'est-ce qu'il y a dans cette cave qui terrorise autant ? Il repartit voir la gardienne à qui il demanda la liste des résidents possédant un entrepôt à la cave, elle ne lui adressa aucunes paroles, aucuns mots, juste un regard méfiant, l'inspecteur pensa qu'un évènement avait dû engendrer une certaine haine vis-à-vis des forces de l'ordre, mais c'était une interrogation qui continuera de dormir tranquillement et paisiblement dans sa vieille caboche. Elle lui donna la liste rédigée à la main tout en étant à peine lisible, et lui claqua la porte, juste à quelques centimètres de son nez. Il monta les escaliers en bois silencieux comme la rue et partie interroger les différents résidents de cet immeuble. Il commença premièrement par l'étage inférieurs à celui de Victor Suriers, il sonna, il y vivait un couple de personnes âgés depuis de nombreuses décennies, une petite vieille femme vint lui ouvrir la porte, d'apparence similaire à la gardienne Castello, mais à une différence prête, elle sourit à sa vue, il en fut surpris. Elle remit ses lunettes en place sur son nez et lui dit avec une voix unique, et à la fois si commune :

Mme Satie

Oh ! Qui voilà ! Mr l'Inspecteur je présume ?  
Avec un tel costume et un tel chapeau, vous n'êtes guère discrets

L'I. Darian

Bonjour Mme Satie, je m'excuse de vous déranger,  
j'enquête sur le suicide de votre voisin du dessus,  
Victor Suriers, et...

Elle lui coupa la parole comme le ferait une grand-mère à son petit fils

Mme Satie

Oui, le jeune homme, quel dommage, il était si poli, gentil, bienveillant,  
il était prêt à chaque moment, pour nous aider mon mari et moi-même.  
Le pauvre, j'espère que son âme puisse être en paix.

L'I. Darian

Je le souhaite aussi, mais je ne veux vous déranger mais je voudrais savoir, le  
soir de son suicide avez-vous entendu quoi que ce soit, et deuxièmement,  
allez-vous souvent à la cave ?

Mme Satie

Le soir de son triste décès, nous regardions la télévision je vois, où la radio,  
après nous l'avons éteint et nous sommes parties nous couchés quand la  
sonnette a retenti pour nous informer de son suicide, mais même mon mari n'a  
rien entendu, il n'est plus tout jeune vous savez.

Pour la cave, vous pouvez demander à tout le monde dans l'immeuble, personne  
n'y descend, encore moins les soirs de Clair de Lune, ...

L'Inspecteur Darian voulait demander la raison de toute cette crainte et du Clair de  
Lune

Ne me demandez pourquoi, je ne saurais vous répondre jeune homme. Mon  
mari est le seul, de cet immeuble qui, en quarante ans, est descendu dans cette  
cave, il y est allé une fois, depuis la seule énonciation de ce lieu le fait pâlir de  
peur. Donc Inspecteur, vous pouvez aller demander au voisin, mais leurs  
réponses seront identiques à la mienne. Et, je vous en supplie, tout le monde sait  
ce qui est arrivé à vos collègues lorsqu'ils sont descendus, s'il vous plaît, ne fait  
pas la même erreur, ne descendais pas dans les abysses, c'est le seul conseil que  
je vous donnerais mais c'est le plus important.

L'I. Darian

D'accord Mme Satie, je ne descendrais, mais je vais malgré tout allé interroger vos voisins, mais vous ne connaissez pas un des résidents qui aurait pu descendre à la cave

La vieille dame réfléchit, en regardant étrangement derrière elle, vers le salon, où Darian ne pouvait que distinguer l'ombre de Mr Satie. Elle lui refit face et fis signe à l'Inspecteur d'être silencieux et lui dit à l'oreille :

#### Mme Satie

Au premier étage, c'est les Rimskys, le père est assez froid et dure, il vient tout droit de Tikhvine en Russie, s'il est sur votre liste, allé le voir, mais ne dite pas que c'est moi. Je ne veux pas à avoir affaire à lui. Faite attention à vous jeune homme, au revoir Inspecteur.

Il lui fit un signe avec son chapeau en guise d'adieu et Mme Satie ferma la porte. Darian parti interroger les étages inférieurs jusqu'au premier étage, celui des Rimskys. Il toqua une fois et un Goliath blond ouvrit la porte et lui fit un signe de la tête en guise de salutation Darian se présenta et il fit un deuxième signe de la tête comme réponse. Mais lorsqu'il lui demanda pour la cave, son regard changea en effroi, il recula lentement vers sa demeure en disant ces quelques mots : « Ne ... pas aller...dans cave », et il ferma la porte. Darian fut surpris et légèrement terrifié, que se passait-il dans cet endroit lugubre pour autant terrifié, quel monstre ignoble se cachait dans les souterrains de l'immeuble. Des questions, des interrogations tournaient et hantaient l'inspecteur, il ne pouvait plus avoir un esprit tranquille et en paix. L'Inspecteur Darian avait l'habitude de prendre son café matinal anormale fort et amère s'il était bu par autrui, mais pas par lui. Il le buvait au 146 Rue Montmartre, un café dans un bar notamment célèbre puisqu'il fut celui où le grand Jean Jaurès fut, à la fin du messidor 1914, fut assassiné, un évènement remémoré par une plaque à l'entrée de celui-ci. Tous les matins depuis presque une décennie, J.M. Darian buvait son café, observant le monde passé, il gardait toujours sur lui un ouvrage d'Alexandre Dumas, une des raisons pour laquelle il fut entré dans la police était qu'il voulait et rêvait de devenir d'Artagnan, devenir un mousquetaire. Il commençait à travailler à dix heures et demie, il était à son café dès huit heures et demie pour pouvoir déguster son café tout en relisant des pages qu'il connaissait par cœur. Depuis les révélations sur la cave, il ne pouvait trouver refuge chez Dumas, il essayait, mais n'y arrivait, tout devenait noir, chaque nuits, dans le lit conjugal, des cauchemars, d'horribles cauchemars d'un monstre aux yeux de sang ouvrant la porte du placard en face de son lit, lui paralysé, ne pouvant bouger, observant le monstre en face de son épouse la déchirée de coup de griffe faisant jaillir un tsunami de sang presque noyant Darian, le visage de sa femme intacte le fixant se faisant dévorer lentement les entrailles par Satan en personnes. Incapable de rien, ni de bouger, ni de crier, cette incapacité le torturant lentement et

continuellement à la vue de sa femme partie. Et ! Des secousses, son épouse le secouant et le suppliant de se réveiller, elle était bien vivante, en face de lui, sur leur lit, grand et doux, symbole de la richesse de la famille de sa bien-aimée, fille d'un riche banquier immigré du Michigan, riche et célèbre aux Etats-Unis, son père fit le pari de tenter sa chance à l'étranger. Pourquoi la France ? La musique, dans son importante demeure loin de Chicago près de la campagne, il collectionnait des vinyles de Claude Debussy et Camille Saint-Saëns, il s'entraînait tous les matins, deux à trois heures sur son Steinway & Sons sur les partitions des compositeurs. La jeune femme possédait un léger accent, rencontra J.M. Darian dans sa joaillerie pour acheter une montre Place Vendôme. Il vint un matin, la regarda, son sourire si grand fit danser le cœur de l'Inspecteur. Lorsqu'elle lui demanda l'article qu'il voudrait acheter, en bégayant et à l'insu de sa volonté guidé par sa profonde pensée, il répondit « une bague de fiançailles », ce qui fit rire la jeune Dorothy, avant de se corriger maladroitement « je...veux dire une montre Omega, s'il vous plaît », un jeu de regard, aucun mot, il n'y avait de client aujourd'hui ne pouvant les importuner, ils étaient seul, il paya sa montre et partit, en ouvrant le coffret de l'achat, quelques mots, illuminant la journée de J.M. Darian :

« Samedi, 11h30, Notre Dame de Paris

Dorothy Phillips »

Ce fut d'après les mots de l'Inspecteur, le plus beau moment de sa vie. Sauf que son cauchemar le terrorisant, la vue de sa femme le réveillant, lui fit prendre conscience de la gravité de cette affaire et la nécessité de mettre fin à ce cauchemar, qui, peu à peu, détruisait sa vie.

Ce soir-là, il ne dit pas un mot, il fut très silencieux, Dorothy ne sut pourquoi, il se leva de table, pris sa redingote et son arme de service, puis, avant qu'il mette son chapeau préféré qui était pour lui son porte bonheur, sa femme l'appela avec de la tristesse et lui dit de sa douce voix :

Dorothy

Où vas-tu chéri, à cet heure-ci ?

Lui dit-elle en le prenant par la main, J.M. leva la tête et pris son épouse dans ses bras, patientant quelques secondes avant de répondre :

J.M. Darian

Je dois aller régler cette affaire,  
elle est trop importante,  
elle me hante, je serais enfin libéré  
lorsqu'elle sera classée et je pourrais dormir en paix.

Il l'embrassa tendrement sa femme, ouvrit la porte et dit :

### J.M. Darian

Bonne nuit mon ange,  
Je serais là pour le petit ou le déjeuner. A demain.

Et il ferma la porte descendit les escaliers et sortit de son immeuble Rue Rivoli, jeta un regard sur son appartement avec sa femme à la fenêtre à qui il fit un baiser au loin, baiser qu'elle reçut et enferma dans son cœur, et il partit en empruntant la Rue du Louvre, une longue et agréable rue parsemée de restaurant et de bars très goûteux et de toutes les saveurs. Il marcha une vingtaine de minute jusqu'à la rue Montmartre qui était à une intersection de l'immeuble, l'immeuble si terrifiant se trouvait collé au célèbre Folies Bergère, J.M. se posa quelques secondes pour admirer la façade dorée, c'était son cadeau d'anniversaire lorsqu'il était enfant, son père n'était pas extrêmement fortuné, il vivait confortablement et avait le goût des bonnes choses, il appréciait le théâtre anglophone, il allait à toutes les représentations des pièces d'Oscar Wilde lorsqu'une était représenté à Paris, il était un immense admirateur de son travail et principalement de la pièce de Salomé qu'il lisait autant que JM lisait Les Trois Mousquetaires. Tant de souvenir revenant d'un coup en lui, mais tout s'effaça lorsqu'il marchait vers l'appartement la peur au ventre. Il ouvrit la porte d'entrée qui ressemblait plus à un portail d'une prison médiévale, lorsqu'il entra, la gardienne l'observait à sa fenêtre croyant être discrète, toujours avec son air ennuyé et coléreux, il traversa la cour parsemée de gravier et de béton tel une prison, il arriva à l'entrée de la cave, alluma sa lampe torche, sortit son arme et descendit les escaliers. Les souvenirs, ces amis et ennemis qui à un moment désagréable pouvant revenir et vous terroriser plus que vous le soyez déjà. Il arriva en bas, il fit un pas et chaque lumière, l'une après l'autre explosèrent, une autre, une après une, sauf, celle se trouvant en face de la porte, un accès menant en Enfer. J.M. marchait lentement, un pas après l'autre pour avoir le temps de se défendre si on l'attaquait d'un côté ou de l'autre, les battements de son cœur s'entendaient à travers sa poitrine, il avait l'impression qu'il battait si fort, qu'il crut l'entendre raisonner dans la cave silencieuse où il se trouvait. Il arriva à la porte, ce qui fut pour lui un exploit, la porte n'était verrouillée, aucun cadenas, aucune chaînes s'y trouvait, comme si on l'attendait, ce qui, pensa-t-il, était fort probable d'un point de fantastique et surnaturel. Il ouvrit délicatement la porte laissant entendre un grincement insupportable résonnant dans toute la cave, il fit un pas à l'intérieur du sinistre entrepôt, et la porte se ferma dans un immense fracas qui lui provoqua presque un arrêt cardiaque qu'il lui sembla presque fatal. En faisant quelques pas dans le sombre lieu où il ne pouvait distinguer ses pieds sans l'assistance de sa lampe torche, il trouva étrange le bruit de ses appuis au fur et à mesure qu'il se déplaçait, il baissa la lampe et vis des ossements, des milliers d'ossements des tailles différentes éparpillés dans toute la pièce, seul un animal pouvant avoir dévoré ses proies de cette manière, dit-il à lui-même tant la solitude était gigantesque, dans ce lieu